
PRIÈRE AVANT LE SERMON.

O NOTRE DIEU! Tu nous vois réunis dans ton sanctuaire pour adorer ta majesté suprême, et pour implorer tes bénédictions.

Mais, se peut-il que tu nous permettes d'élever à toi nos cœurs, d'épancher nos âmes dans ton sein? Se peut-il que de ce trône de gloire dont l'éclat nous éblouit, tu prêtés l'oreille à nos supplications? Créateur souverain! Toi dont la présence remplit l'immensité! Toi qui as semé les astres dans le firmament, et les mondes dans l'espace; devant qui ce globe sur lequel nous ne sommes qu'un grain de poussière, n'est lui-même qu'un atome! Toi dont la grandeur confond nos pensées et trouble notre imagination! Se peut-il que tu daignes jeter sur nous des regards de complaisance, que tu comptes nos soupirs et recueilles nos larmes?

Oui, quelque étonnante que paroisse cette vérité, ta parole nous l'assure, et notre cœur nous en est garant. Tu es notre père, et ces tendres mouvemens que tu as mis dans notre âme pour

ceux qui nous doivent le jour, tu les ressens pour nous. Tu es notre père, et tu nous as aimés *le premier*, et tu nous as trop aimés pour ne pas nous aimer encore. Tu es notre père, et sans avoir besoin de tes créatures, tu ne saurois pourtant te refuser à elles. Tu ne peux oublier l'homme qui t'adore, te réclame. Que dis-je ? Tu ne peux l'oublier, lors même qu'il t'oublie, lors même qu'il t'offense.

Il est donc un titre, Seigneur, qui par un charme puissant nous soutient et nous rassure ; un titre qui, dès qu'il est sur nos lèvres, porte la confiance dans notre âme ; c'est celui de tes enfans. Auteur de l'univers, nous sommes tes enfans : *A tous ceux qui le recevront et qui croiront en lui, Jésus a rendu le droit d'être appelés tes enfans !*

O douce pensée, qui fait toute notre ressource, toute notre consolation ! Eh ! qui soutiendrait notre courage dans cette carrière d'épreuves si nous ne trouvions dans le sentiment de ta protection, de ta présence, de quoi en adoucir les amertumes ? Comment marcherions-nous dans cette vallée obscure, où tout est danger en nous et autour de nous, au milieu des attaques des passions, des séductions du monde, des souffrances du présent, des inquiétudes de l'avenir, si

nous ne pouvons nous appuyer sur toi, nous reposer dans ton sein, sentir ta main paternelle ?

Ne te lasse donc point, Grand Dieu, de soutenir notre foiblesse. Ne cesse point de nous regarder avec ces yeux de compassion qui mesurent les bienfaits sur les bescins de ceux qui t'implorent, et non sur leur indignité. Voilà, Seigneur, notre âme t'appartient ; elle est ton ouvrage ; elle est le prix du sang de ton Fils. Que ce prix inestimable te la rende encore plus chère. Purifie-la de plus en plus. Enrichis-la par les dons de ton Esprit. Que ta parole qui va nous être annoncée, soit accompagnée de l'onction de ta grâce, ensorte qu'en nous enseignant ta volonté, elle incline nos cœurs à la mettre en pratique. Non point pour nous, Seigneur, mais pour l'amour de ton Bien-aimé, par qui seul nous pouvons te devenir agréables, et en qui nous plaçons toute notre confiance.

Notre Père, etc. }

SERMON X.

LA PATIENCE PARFAITE : SA NATURE.

I.^{er} SERMON SUR Jacques I, 4.

*Il faut que l'ouvrage de la patience soit parfait,
afin que vous soyez parfaits, et qu'il ne vous
manque rien.*

QUEL étonnant langage ! Est-ce bien à l'homme qu'il s'adresse ? Est-ce à un être foible, changeant, imparfait ; est-ce bien à lui qu'on demande des vertus parfaites et accomplies ? Oui, M. F.,
Tom. II.

mais aussi Celui qui les demande est le seul Maître qui puisse donner la force et le moyen de les acquérir. C'est ce Dieu saint et miséricordieux à la fois, qui prenant l'homme dans son état le plus profond de fragilité, d'impuissance, de corruption, de misère, et quelque souillé qu'il soit, ne le jugeant pas indigne de ses soins et de ses regards, peut sans rigueur et sans injustice, peut sans décourager sa foible créature, lui proposer la perfection pour but, parce qu'il a le pouvoir de l'y conduire. C'est ce Dieu enfin qui par la bouche de son Fils bien-aimé a fait entendre aux mortels ce langage sublime : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait* (1). C'est lui qui veut nous former dans ce jour à la plus touchante des vertus.

Ce sujet n'est pas moins vaste qu'important. Dans un premier discours nous examinerons avec vous la nature et les avantages de la patience chrétienne. Dans un second, s'il plaît au Seigneur, nous indiquerons les moyens d'y parvenir. Nous verrons comment la religion de notre divin Sauveur la produit dans notre âme. Accordez-nous une attention favorable, et Dieu veuille ouvrir lui-même vos cœurs à sa parole. Amen.

(1) Matt. V, 48.

I. S'il est une vertu nécessaire à l'homme, une vertu parfaitement en harmonie avec sa situation ici-bas, c'est sans doute la patience. Entouré de mystères, de difficultés de tout genre ; tourmenté par ses désirs ; pressé d'inquiétudes ; assujéti aux besoins, aux travaux ; associé à des êtres imparfaits dont il doit souffrir les défauts, les manquemens, les injustices ; trouvant dans son propre cœur des contrariétés, des résistances, il a besoin de patience pour attendre, pour souffrir, pour réussir ; il en a besoin pour supporter les obscurités qui l'entourent, pour supporter les autres, pour se supporter-lui-même.

La patience est tellement la vertu de l'homme, que tous les esprits sont d'accord sur sa nécessité. Les médecins du corps la demandent à leurs malades : les maîtres des sciences terrestres et des arts frivoles la veulent trouver chez leurs disciples ; la sagesse humaine l'enseigne ; la politique mondaine l'exige ; la simple raison en impose la loi ; elle entre dans tous les systèmes ; elle est prêchée par tous les docteurs. La religion la recommande aussi, mais c'est une vertu d'un autre ordre, une vertu vraiment digne du Dieu qui la prescrit. Vous l'avez entendu ; c'est une patience *parfaite*. Le monde ne la connaît point. Tous ceux qui invoquent le nom de Jésus en ont

quelque notion plus ou moins étendue : avec les vérités de la foi, le germe en fut déposé dans leur âme ; mais il est rare de s'en faire une assez vaste, une assez juste idée. Hélas ! nous nous croyons fort avancés dans la patience, parce que le peu que nous en pratiquons coûte beaucoup à nos passions ou à notre humeur. Ce que nous appelons patience n'est d'ordinaire qu'une impatience contenue en certaines limites. Elevons-nous plus haut : considérons la patience chrétienne en elle-même. Considérons-la sous ses véritables traits ; essayons d'en retracer le noble et touchant caractère. Elle est supérieure à la patience humaine sous trois rapports principaux, par son étendue, par sa constance ou sa durée, enfin par sa pureté.

1.° J'ai dit par son étendue. Elle reçoit avec douceur tous les maux de la vie, de quelque nature qu'ils soient, de quelque part qu'ils viennent. Voilà, M. F., où pèchent la plupart de ceux qui se croient patients. Voilà où la patience humaine se trahit et se trouve en défaut. Les uns supportent les contrariétés qui viennent de la nature ; mais ils ne savent pas attendre la Providence, ni souffrir les maux qui tiennent à la malignité des hommes : ils s'irritent et en font même vanité, ils s'irritent de l'impunité du mé-

chant, du triomphe de la fraude et de l'injustice. D'autres se résignent à quelque perte de fortune; mais un trait d'ingratitude les aigrit; une calomnie, une simple mortification d'amour-propre les blesse profondément. Cette personne montre de la force dans les douleurs du corps; mais elle est sans défense contre les blessures du cœur, et s'applaudit de cette sensibilité. Celle-là paroît indulgente pour les foiblesses et même pour les vices des hommes en général; mais elle ne peut s'accoutumer à certains défauts d'humeur, à certains travers chez ceux qui l'entourent. Une autre demeure calme dans les maux présents, les maux réels, et ne sait point résister aux inquiétudes de l'avenir, aux peines de l'imagination. Celui-ci supporte avec sang-froid des peines légères; mais il est terrassé par de véritables revers. Un autre rassemble en de grandes occasions toutes les forces de son âme, et se laisse inquiéter et surprendre par de petites contrariétés. En un mot, il y a toujours dans notre patience quelque exception, quelque réserve; nous avons toujours quelque partie sensible à laquelle on ne sauroit toucher sans nous faire jeter des cris.

Telle n'est point la patience chrétienne : comme les grands motifs qui l'inspirent s'appliquent à toutes les circonstances, elle demeure toujours

la même. Elle n'a point de côté foible; elle ne connoît point d'exception. Obscurités dans le gouvernement du monde, maux publics et particuliers, malice des hommes, contradictions, faux jugemens, revers, maladies, inquiétudes d'esprit, peines de l'âme, elle reçoit tout; elle accepte tout; du moins elle s'efforce de tout accepter. Si la foiblesse de l'homme se fait sentir; s'il est des occasions où la patience a plus de peine à s'exercer, la volonté du moins demeure toujours fidèle; elle veille avec plus de soin et commande avec plus d'empire, quand la nature au dedans est prête à se révolter.

2.^o La patience chrétienne est supérieure à toute autre encore par sa constance et sa durée. La patience humaine est inégale, inconstante; elle tend à se relâcher et ne sauroit fournir une longue carrière. Elle dépend de la disposition du corps et de l'esprit, des tableaux riens ou sombres que trace l'imagination. Il est des jours d'heureuse insouciance où l'on ne sent point ses peines, des jours de force où l'on se croit capable de tout supporter; il en est d'agitation, d'angoisse où l'on s'abandonne à l'inquiétude, au murmure; d'abattement où l'on retombe sur soi-même, où l'on ne trouve de consolation qu'à s'affliger sans contrainte. Dans les premiers momens de con-

trariété, dans les premiers jours d'une maladie, on s'arme de constance; on se fortifie par la pensée que cela ne peut durer long-temps. On appelle patience, l'espoir qui nous soutient et nous console; mais si le mal se prolonge; s'il redouble ou seulement s'il demeure le même; si l'horizon ne s'éclaire point; si quelques rayons de bonheur et d'espérance ne percent point le nuage lugubre étendu sur notre tête, oh! alors notre âme se trouble, se flétrit; la pensée d'une longue infortune ne nous laisse plus de force pour y résister; l'édifice humain s'écroule; notre patience superficielle et factice s'évanouit; au plus brillant courage succède l'abattement le plus profond.

Il n'en est point ainsi de la patience chrétienne. Supérieure aux variations de la nature, elle peut les avoir à combattre, mais elle n'en est point surmontée: la source d'où elle coule ne tarit jamais; elle ne se montre aussi jamais épuisée. Je dis plus; à mesure que tombent les appuis humains, le chrétien s'attache plus fortement à CELUI qui seul peut le soutenir. Son âme s'ennoblit quand sa situation s'aggrave. Sa patience prend de nouvelles forces à mesure que son malheur devient plus cruel; elle brille d'un éclat plus radieux à mesure qu'elle est plus exercée: elle prend surtout un caractère céleste en approchant de ce pé-

riode solennel, au delà duquel il n'y aura plus d'infortune pour le juste.

Ainsi comme la patience chrétienne embrasse tous les maux, elle s'applique à tous les temps ; mais ce n'est pas seulement par son étendue et sa durée qu'elle se distingue de toute autre et qu'elle *accomplit* son œuvre ; c'est aussi par la pureté, la grandeur de ses motifs.

3.° En effet, chrétiens, si ce n'est point la religion qui soutient l'homme dans les peines, à quoi tient sa tranquillité ? Au calme de son tempérament, à la force de sa raison. Sa patience est une patience naturelle ou une patience philosophique. Dans le premier cas elle est toujours fragile, insuffisante ; vous l'avez vu. Je l'avouerai pourtant, c'est une heureuse disposition qui doit plaire et dont on peut se féliciter ; mais elle n'excite point l'admiration : elle est bonheur plutôt que vertu. Dans le second, l'effort que l'homme fait sur lui-même, la contrainte qu'il s'impose a pour motif l'orgueil, la vaine gloire, tout au moins des considérations terrestres et personnelles. On ne veut point se montrer foible, exciter le mépris, recevoir des avis, des exhortations qui nous humilient, On ne veut point aigrir, fatiguer, éloigner ceux qui nous servent et soulagent nos maux. Quand cette patience forcée ne

trahiroit point l'effort qu'elle fait par la sécheresse, par l'humeur mal déguisée qui l'accompagne; quand elle ne seroit pas une dissimulation et presque une imposture, je ne vois en elle qu'un amour-propre bien entendu, une combinaison sage et raisonnable, si vous voulez; mais elle n'a rien qui me touche et m'attendrisse, rien qui me paroisse grand et supérieur. La patience religieuse au contraire est encore plus belle au dedans qu'au dehors, si je puis parler ainsi. A l'extérieur elle offre un charme attrayant de tranquillité et de douceur; elle est simple, ingénue; elle ouvre le cœur au lieu de le resserrer. A l'intérieur, elle se nourrit de pensées nobles et touchantes. Elle n'est point une vertu machinale, une vertu d'instinct. Elle n'est point non plus une vertu politique et de calcul; elle est le fruit du respect et de l'amour. Le fidèle aime sans doute à suivre les conseils de la raison, à tirer de sa position le parti le plus avantageux, mais il a de plus hautes pensées: il ne s'arrête point aux petits intérêts de son amour-propre et aux spéculations de la terre; ce qu'il regarde surtout, ce qu'il envisage, c'est la soumission qu'il doit au Grand Dispensateur dont la Providence souveraine l'éprouve ou le châtie, dont la main s'appè-

santit sur lui. Il révère et bénit cette Providence; il baise, il adore cette main.

M. F., Je viens de vous présenter le tableau de la patience, de la résignation chrétienne; il me semble que cette peinture toute seule est déjà propre à faire impression sur notre âme, à nous faire désirer de l'acquérir. Ajoutons cependant quelques réflexions pour vous en faire mieux sentir le prix, pour vous faire comprendre par quelles vues de sagesse et de bonté Dieu la demande de nous.

II. La patience parfaite est la seule méritoire, la seule qui agisse sur le cœur des autres hommes, la seule vraiment profitable à celui qui la met en pratique; c'est elle enfin qui nous élève au plus haut degré dans l'échelle des êtres.

1.º Et d'abord, M. F., qu'est-ce qu'une patience tout humaine et imparfaite? Quel est son prix et son mérite? Quoi! une patience bornée à certains maux, ou qui ne se montre qu'en certaines occasions, en des occasions peu sensibles, et ne s'exerce que lorsqu'elle n'est pas mise à l'épreuve! une patience inégale qui varie suivant les heures et les moments, qui se dément, se lasse, s'épuise après quelques jours de souffrance! une patience de tempérament, une patience animale, ou bien une patience forcée, contrainte, qui

ferme la bouche sans calmer le cœur! une patience orgueilleuse qui s'admire elle-même, et veut être admirée, qui fait tout pour la terre et rien pour le ciel, tout pour les hommes, et rien pour Dieu! Est-ce là une vertu qui puisse honorer le Créateur? Non, la patience parfaite, parfaite au moins dans l'intention, celle qui cherche à le devenir, celle qui accepte tous les maux, se prolonge autant que leur durée, et s'appuie sur la foi, voilà la seule patience agréable au Seigneur, celle qu'il aime et qu'il récompense.

2.^o Elle est la seule encore dont les hommes soient vraiment touchés. De toutes les vertus, la patience est sans doute celle dont l'impression est la plus puissante sur leur âme, mais pour cela, M. F., elle a besoin d'être portée jusqu'à certain degré. Les passions, l'humeur, la jalousie sont intéressées à lui disputer son mérite. Comme elle fait rougir ceux qui la mettent à l'épreuve, et les humilie avant de les toucher, ils cherchent à la méconnoître afin de se soustraire à son empire. Il faut pour assurer son triomphe qu'elle brille d'un éclat qui ne puisse être obscurci. Lorsqu'elle ne se montre qu'à demi, on peut imaginer qu'elle est le fruit de la crainte ou de la foiblesse; mais dans la patience parfaite qui commande

en souveraine aux mouvemens les plus naturels, il est un caractère imposant de grandeur : le respect se joint à l'intérêt qu'elle inspire. Dites-le-nous, chrétiens, ces traits d'une douceur magnanime, que vous trouvez dans la vie des grands hommes dont nos Livres Sacrés nous ont transmis les noms, ne sont-ils pas ceux qui saisissent votre âme, et se gravent dans votre souvenir? David souffrant les outrages d'un sujet vil et insolent; Moïse priant le Seigneur pour un frère et une sœur rebelles; Joseph rassurant ses frères avec une généreuse clémence; Abraham, Job, Héli bénissant le Seigneur au moment où ils sont frappés de ses coups les plus douloureux; et pour rappeler un modèle plus auguste, Jésus ordonnant à Pierre de remettre l'épée dans le fourreau, guérissant un furieux qui vient pour le traîner à la mort, et disant : *Ne boirai-je pas la coupe que mon Père m'a donné à boire* (1)? n'est-ce pas là ce qui vous émeut, et vous ravit hors de vous-mêmes? O qu'il y a de beauté en de pareils traits! Oui; dans un visage serein au milieu des douleurs, dans un front calme au milieu des outrages, au milieu des passions furieuses et déchaînées, il y a une beauté de contraste irrésistible. Qui jamais

(1) Jean XVIII, 11.

lut sans attendrissement ces paroles appliquées au Fils de Dieu : *Lorsqu'on lui disoit des injures il n'en rendoit point : lorsqu'on lui faisoit du mal, il n'usoit point de menaces* (1) ? Ce fut cette douceur divine, empreinte chez les premiers enfans de l'Eglise, imitateurs de leur Maître, ce fut cette douceur divine qui surmonta l'endurcissement des païens, convertit l'univers, et fit dire que *du sang des martyrs, il naissoit des chrétiens.*

Pour mieux comprendre son influence, M. F., supposez-la se déployant sous vos yeux, dans les diverses épreuves de la vie. Le fidèle est en proie aux souffrances d'une maladie cruelle. Voyez-le reconnoissant et satisfait des soins qu'on lui rend, n'exigeant rien, et rendant toujours grâces : on trouve de la douceur à le servir ; on s'approche avec un respect religieux de ce lit de douleur où triomphe sa foi, où malgré les angoisses et les combats de la nature, l'âme du chrétien demeure tranquille. — Un revers inattendu renverse ses projets et sa fortune. La part que vous prenez à ses peines ne redouble-t-elle pas, en le trouvant moins ému que vous-même de ses propres malheurs ? — La calomnie ose

(1) 1 Pierre II, 23.

noircir sa réputation. Il ne s'exhale point en cris , en plaintes ; il ne déclame point contre l'injustice des hommes : *Il s'en remet à Celui qui juge justement* (1). *Son témoin est dans le ciel* (2), et la noble tranquillité de son front le justifie aux yeux de ceux qui croient à la vertu ; elle porte dans leur cœur une persuasion de son innocence plus forte que les plus fortes apparences. — Il est engagé malgré lui dans une discussion d'intérêts. Forcé de soutenir ses droits , il le fait avec calme , avec dignité ; toujours prêt à sacrifier à la paix , toujours disposé à prévenir ses adversaires , il les fait rougir de leur avidité. — Il est en butte à l'aigreur , à la violence de ses ennemis , peut-être de ses proches. La douceur, les procédés généreux qui font sa seule défense, amassent sur leur tête le feu salutaire qui doit fléchir leur dureté : c'est un trait qui s'enfonce peu à peu dans leur âme , et finit par la pénétrer. — Considérons enfin le fidèle dans la plus terrible des épreuves. La mort vient d'arracher de ses bras un objet qu'il aimoit plus que lui-même , et dans ces premiers momens de trouble , de déchirement , où l'âme bouleversée ne se connoît

(1) 1 Pierre II, 23.

(2) Job XVI, 19.

plus, vous n'entendez sortir de sa bouche que des paroles douces et religieuses. Ses yeux baignés des larmes de la nature se tournent vers le ciel avec l'expression touchante de la résignation; tous ses discours, tous ses mouvemens sont en harmonie avec la piété, parce que la piété règle son cœur. Où est l'homme qui peut sans admiration contempler un tel spectacle? Ce ne sont pas seulement les belles âmes qui s'en émeuvent, comme des autres vertus; les plus dures sont amollies; elles ne résistent pas long-temps à l'influence de la patience parfaite; les cœurs les plus farouches sont subjugués : *Heureux ceux qui ont l'esprit doux*, a dit notre céleste Docteur, *car ils posséderont la terre* (1).

3.^o Mais c'est en elle-même que cette vertu trouve sa plus belle récompense. Comme elle est la vertu de tous les jours, elle est aussi le remède à tous les maux, le seul dont on se trouve toujours bien, et dont on use avec une satisfaction toujours nouvelle par le souvenir du bien qu'il nous a fait. L'heureuse tranquillité qu'elle donne favorise la guérison des maux du corps : elle assure à l'esprit cette liberté précieuse, nécessaire en des occasions difficiles pour juger sa

(1) Matt. V, 5.

situation, pour prendre un parti avec promptitude, et le suivre avec courage. Une patience imparfaite n'offre point ces avantages : c'est une simple alternative de repos et d'agitation ; l'homme n'en sauroit tirer aucun secours réel et permanent. Mais ce seroit trop ravaler la patience chrétienne, de l'envisager seulement sous ces rapports terrestres et matériels ; le calme qu'elle donne est en lui-même le premier des biens. Ce calme n'est pas seulement l'absence du trouble : fruit des nobles et douces pensées de la foi, émané d'une région plus haute et plus pure que celle où s'agitent les tristes enfans d'Adam, ce calme délicieux tient quelque chose du calme de Dieu même : *Possédez vos âmes par la patience*, a dit le Sauveur (1), et dans cet empire d'une âme qui règne sur ses mouvemens, parce que Dieu règne sur elle, qui se possède elle-même, parce que Dieu seul la possède, il y a une douceur exquise, une céleste volupté.

4.° Il en doit être ainsi, M. F., car les jouissances de la vertu sont toujours en proportion de sa pureté ; et la patience chrétienne porte l'homme au plus haut degré d'élévation qu'il puisse atteindre ici-bas. Elle le rend *accompli*, dit l'apôtre, *en sorte qu'il ne lui manque rien.*

(1) Luc XXI, 19.

Elle comprend en effet les plus belles et les plus difficiles vertus, foi vive et ferme qui fixe ses regards sur les biens éternels, entier détachement du monde, résignation parfaite; on soumet sa volonté à la volonté du Très-Haut; on ne veut que ce qu'il ordonne, on accepte, on aime tout ce qui vient de lui. Oui, c'est alors que le disciple de Jésus est assuré de lui-même et de sa fidélité? Quand la Providence répand sur lui ses faveurs temporelles, il ignore jusqu'à quel point il tient à ces biens terrestres qu'il ne veut aimer qu'autant que son Dieu le lui permet. Mais lorsqu'en étant privé il demeure tranquille et soumis, alors il est certain qu'il aime Dieu de préférence à tout. Alors, je le répète, il montre que la volonté de Dieu est sa propre volonté. Ah! M. F., quelle grandeur! Qu'il est beau de voir l'homme si foible, si sensible, l'homme avide de jouissances, et qui répugne tant à la douleur, l'homme par sa nature en proie à la crainte, agité par l'inquiétude, secoué par l'adversité comme la feuille qui sert aux vents de jouet, comme le roseau que courbe et brise la tempête; qu'il est beau de le voir supporter ces douleurs, ces inquiétudes, cette adversité, avec une constance, une soumission inaltérable, avec un calme sincère et soutenu! N'est-ce pas alors qu'on sent en lui quelque

chose de plus grand que le monde et tout ce qu'il renferme? N'est-ce pas alors qu'il paroît *couronné d'honneur* (1) et formé pour l'immortalité?

Chrétiens, je vous ai entretenus des caractères de la patience religieuse et de ses avantages. Fidèle à l'esprit de mon texte, à celui de l'Évangile, je n'ai considéré ni votre foiblesse ni la mienne; je vous ai présenté cette vertu dans toute sa perfection, dans toute sa beauté. Ce n'est pas cependant un tableau chimérique que je vous ai tracé. Elle se montra sous ces traits dans les premiers âges de l'Église; et ne croyez pas qu'elle appartienne exclusivement aux jours héroïques de la religion. Tout relâchés, tout déchus que nous sommes, il est encore parmi nous des fidèles purifiés par l'épreuve, qui nous en offrent le touchant modèle! *Leur vie est cachée en Dieu* (2). En proie aux infirmités, aux souffrances, aux afflictions, couverts peut-être des lambeaux de l'indigence, toujours voilés par l'humilité, inconnus au monde, ils consolent quelquefois vos pasteurs qui leur appliquent en secret ces belles paroles dites des premiers martyrs: *Ici sont la pa-*

(1) Ps. VIII, 6.

(2) Coloss. III, 5.

tience et la foi *des saints* (1). Mais, hélas ! qu'il est petit le nombre de ceux qui présentent ce beau caractère, commun jadis à tous les chrétiens ! Non, l'on ne peut méditer sur ce sujet sans être profondément ému d'admiration et de honte ; d'*admiration*, en voyant jusqu'où s'élève l'homme docile aux enseignemens de Jésus et à ses divines inspirations ; de *honte*, en ramenant les yeux sur soi-même, en se voyant si loin d'un tel modèle.

Voilà le sentiment qui pénètre mon âme, et il me semble que vous le partagez. Désirons-la du moins cette vertu, si nous ne savons pas la pratiquer encore. Désirons-la ; mais ce seroit trop peu pour des chrétiens. Le mondain lui-même, l'homme terrestre dont l'âme, semblable à une mer agitée, se laisse aller à tous les orages des passions, à toutes les fougues de la nature, ne peut considérer la patience parfaite sans former au moins quelques souhaits de la posséder. Et nous, disciples de Jésus, ne ferions-nous rien de plus ? Ne nous efforcerions-nous pas de l'acquérir ?

Vous, dont l'âme est sensible à la voix de la religion, qui désirez sincèrement d'imiter votre

(1) Apoc. XIV, 12.

276 LA PATIENCE PARFAITE :

Sauveur, de lui plaire, mais chez qui l'ardeur du sang, l'irritation des nerfs, la vivacité du caractère s'opposent à l'exercice constant de cette patience que vous déployez en certaines occasions, mettez-vous enfin d'accord avec vous-mêmes ; soyez toujours ce que vous êtes quelquefois, ce que vous voudriez être toujours ! Vous avez à livrer un combat difficile ; il sera plus glorieux et plus doux d'en sortir vainqueurs.

Et vous qui avez reçu du ciel ces qualités aimables qui disposent à la patience, je vous dirai comme le Sauveur au scribe qui l'avoit interrogé : *Vous êtes près du royaume des cieux* (1). Ennoblissez, élevez, purifiez votre patience : donnez-lui ce qui lui manque en l'animant toujours par la piété.

Tous ensemble, M. F., en ces temps difficiles où l'âme est si souvent abattue par la tristesse, agitée par la crainte ; où des peines de tout genre la fatiguent, l'oppressent, serrons dans notre cœur les réflexions qui nous ont frappés. Conservons les impressions que nous avons reçues. Disposons-nous à profiter des grands secours

(1) Marc XII, 34.

que la religion nous offre et dont il nous reste à vous parler.

Ainsi nous commencerons *l'œuvre de la patience*, et Dieu nous donnera de *l'accomplir*.
Amen. Amen.